

MAINE DE BIRAN ET LA THÉORIE DU LANGAGE

F. C. T. MOORE (Birmingham)

Serait-il l'effet de la seule piété que de présenter, cette année bicentenaire, la théorie biranienne du langage ? De la piété sûrement ; car il ne nous reste guère un texte suivi sur ce sujet. Mais on entrevoit une exégèse qui jette le jour et sur la psychologie de Maine de Biran, et sur des questions de langage que se pose constamment un philosophe.

Précisons : depuis le XVIII^e siècle, on reconnaît que demander ce que c'est la signification, c'est en partie demander comment nous *apprenons* le langage ; approfondir la nature des signes, c'est les mettre à nu, aux limites de leur emploi, surtout au point de leur genèse même. Ce n'est là qu'un côté d'un problème plus large encore, celui de la genèse de la personne humaine, douée de raison et de conscience.

Mais résoudre ce dernier problème, on le sait, c'est un des buts principaux du psychologue de Bergerac. Aussi traite-t-il forcément de la théorie du langage.

Il est des penseurs chez qui une langue quelconque se constitue comme telle par la seule proximité à la langue artificielle de l'algèbre. Ainsi les formalistes de la philosophie des mathématiques, que Gottlob Frege a si fortement attaqués ; ainsi les positivistes des sciences naturelles, qui voudraient se former une langue précise qui, à part sa structure formelle, ne comportât rien de plus que ce que donne l'observation ; ainsi les sectateurs de la linguistique générale qui ne font du langage que des transformations algébriques de morphologie et de phonétique ; ainsi au temps de Maine de Biran, les disciples de Condillac.

Sans doute y a-t-il de grandes différences entre ces cas. Sans doute un examen approfondi de chacun d'eux donnerait-il des vues utiles pour la théorie du langage. Mais, chez Maine de Biran, une théorie des signes qui se passe de leur sens, se passe aussi nécessairement de ce qui précisément les constitue. En face d'un signe, il nous faut toujours demander, non seulement « Qu'est-ce que c'est ? », mais « Qu'est-ce que cela veut *dire* ? » Enfin, il nous faut en chercher le sens.

Qu'est-ce donc que le sens des signes ? On a dit que leur sens, c'est leur emploi. Mais qu'est-ce que c'est qu'employer un signe ? On peut, par exemple, énoncer un mot avec le seul but que soit produit tel schéma d'ondulations sonores : on peut l'écrire sans le comprendre, ne visant que sa forme visuelle ; mais ce n'est pas là employer un signe *comme tel* ; le signe ne devient qu'un objet parmi les autres. En effet, il nous faut considérer l'emploi qui le fait vivre. L'appel à l'emploi ne fait donc que transporter la question sur un plan nouveau.

On conçoit comme réponse que ce n'est pas le seul usage qui constitue le sens d'un signe, mais les règles de cet usage. On ne peut pourtant trouver les règles définitives d'une langue vivante. Donc un *nouvel* usage ne peut pas dériver du sens d'une règle particulière, puisqu'il n'y en a pas. Comment donc se constituent les règles ?

Nous voici en face d'une forme particulière du paradoxe formulé par Rousseau, et longuement discuté par Maine de Biran : si le langage est une série de règles ou de conventions, il a fallu les établir par le moyen d'une autre série de conventions, et ainsi de suite : le langage donc n'a jamais pu être institué.

Or l'empirisme classique, celui de Locke, par exemple, porte une solution nette de ce problème. Chez cet auteur, la formation des idées est préalable à celle du langage ; l'individu, ayant formé ses idées, peut ensuite y attacher des signes arbitraires : de là une langue privée. Puis rien n'empêche la *diffusion* de cette langue par le procédé simple de l'enseignement. Ainsi la première série de conventions privées ne suppose aucune autre, soit privées, soit communes.

C'est une position déjà rejetée par Condillac, chez lequel le rôle primordial d'un langage public dans la formation même des idées est clairement reconnu. Biran donne son assentiment à cette analyse ; mais l'intérêt de sa position, c'est qu'on y trouve l'annonce des théories modernes, et de la phénoménologie et de l'empirisme, annonce qui pourtant ne les distingue point.

Si chez les phénoménologues on montre l'intentionnalité dans le signe ou la structure de conscience qui s'y rapporte, si chez les empiristes on voit l'analyse du comportement linguistique comme phénomène externe, chez Maine de Biran au contraire se sont réconciliées ces deux positions. Précisons : chez Biran, on le sait, l'origine de la personne, de l'intelligence, de la conscience, se trouve dans le premier acte voulu : de là également le langage.

Mais comment le premier acte voulu serait-il acte linguistique ? Prenons un mouvement du bras, mouvement non plus instinctif, non plus spontané, mais voulu pour la première fois. Qu'est-ce qui le fait *voulu* ? D'abord c'est qu'une personne l'opère avec effort. Mais il y a plus. Comment pouvons-nous en dire qu'une personne l'opère sinon qu'elle sait ce qu'elle fait ? Mais comment peut-elle savoir que c'est là son bras, par exemple, pendant ce premier acte de conscience ? C'est que dans cet

acte même, les matériaux instinctifs, inconscients, inconnus de la connaissance deviennent pour la première fois la connaissance actuelle. L'enfant qui n'a jamais eu aucune pensée (et *a fortiori* jamais aucune idée de son bras), à la fois reconnaît ce que c'est que son bras, reconnaît qu'il le meut et qu'il peut le mouvoir, se distingue comme agent en s'apercevant d'une résistance au mouvement opéré, savoir de l'inertie musculaire, opère librement le mouvement qui fait son premier pas d'homme. La naissance de la volonté est donc en même temps la naissance du savoir.

On entrevoit aussi la naissance du langage. Car si le mouvement du bras comporte enfin la conscience de lui comme tel ; et si cette conscience suppose une suite préalable de données inconscientes mises enfin à la lumière, elle consiste, cette conscience, à rattacher un signe à toutes ces données. Le bras si longtemps caché dans les ténèbres d'une vie instinctive se trouve tout d'un coup dégagé. Mais pourquoi dire que c'est un signe qui le dégage ? De plus, de quel signe s'agit-il ? Il n'est sûrement pas à supposer que l'enfant énonce un mot quelconque. Mais il meut consciemment le bras : donc ce mouvement même devient le premier signe du bras : de mouvement devient-il *geste*, en exprimant une connaissance acquise. Et de là tous les développements ultérieurs du langage.

Donc pour comprendre le langage il nous faut une *intention* ou une connaissance qui s'exprime par un *geste* : l'un implique l'autre, et inversement l'autre implique l'un. Il nous faut et le comportement linguistique, et la conscience d'employer un signe. En effet, ce sont la même chose. Il faut que l'individu crée le langage pour lui-même ; et c'est du même coup le réaliser dans le monde de ses semblables.

Voici la réconciliation des deux vues dont nous avons parlé. Il faudrait la défendre, la développer, l'expliquer, la documenter, ce qui demanderait trop de temps pour être fait ici ¹.

¹ Dans une analyse si courte, on n'a pu discuter des textes. Il convient pourtant de signaler ici les principaux : Pierre TISSERAND, *Œuvres de Maine de Biran*, t. XII, pp. 167-213 XIII, pp. 151-152, IX, pp. 487-494, II, 80-84, 117-193, XIV, pp. 269-367.